



Lecture comparée – Georges Orwell, Aldous Huxley, *1984* ou *Le Meilleur des mondes*?

Documentaire de Philippe Calderon et Caroline Benarrosh (France, 2017)

Le Meilleur des mondes	1984
 <p>Aldous Huxley décrit dans un Londres futuriste une société des loisirs et hédoniste, gouvernée par les technosciences. Huxley écrit son livre dans la station balnéaire de Sanary sur mer, sur la Côte d'Azur.</p> <p>Outre l'écriture, il se passionne pour les nouvelles technologies, la biologie et la médecine. Il vient d'une famille de scientifiques (demi-frère qui remporte le prix Nobel de médecine, frère spécialiste en eugénisme). Traumatisé par la première guerre mondiale, il s'interroge sur l'avenir de l'individu dans une société qui se dirige vers la production et la consommation de masse. Son livre se nourrit des débats eugénistes qui agite la communauté scientifique des années 30. Huxley est atterré par ceux qui voient dans la génétique un moyen pour organiser la société et justifier les inégalités. Certains scientifiques stérilisent des handicapés et des personnes jugées socialement inaptes, d'autres étudiaient des procédés pour conditionner les comportements humains.</p>	 <p>Orwell imagine, dans Londres également, une société de travailleurs surveillée, dirigée par Big Brother et privée de toute liberté.</p> <p>Orwell écrit son livre sur une île d'Ecosse, battue par les vents.</p> <p>Au moment de la parution et du succès du livre d'Aldous Huxley, George Orwell est un journaliste, qui vit dans la misère et qui explore les bas-fonds de Londres. Il partage le quotidien des vagabonds et écrit sur leurs conditions de vie. En 1943, il écrit <i>La Ferme des animaux</i>, satire dans laquelle il dénonce le stalinisme et les dérives de la révolution bolchevique. Il a 40 ans et pense déjà à son prochain roman, l'histoire d'un régime cauchemardesque et destructeur. Il pense alors à compléter sa trilogie (« Les vivants et les morts », dont <i>La Ferme des animaux</i> est le deuxième tome par un livre qu'il intitulerait « Le dernier homme en Europe »).</p> <p>En 1946, alors que Londres n'est plus qu'un champ de ruines, il embarque pour l'île de Jura, en Ecosse. Il est veuf et père d'un petit garçon de trois ans. Il souffre de la tuberculose et sait que son temps est compté.</p>

La société, dans *Le Meilleur des mondes*, contrôle les individus par le plaisir et non par la souffrance. Qui va se rebeller contre le plaisir ?

Sous le couvert de la libération des mœurs, se dessine une société inégalitaire, divisée en castes. Au sommet de la pyramide se trouvent les individus Alphas et tout en bas, les Epsilon. Son héros, Bernard Marx, est le seul à opposer une résistance à ce conformisme de masse, une indépendance d'esprit qui s'explique par un accident lors de sa conception. Il n'est pas considéré comme beau physiquement et donc pas perçu comme un mâle dominant.

« Il se sentait un paria, et se sentant un paria, il se conduisait comme tel, ce qui fortifiait le préjugé contre lui et intensifiait le mépris et l'hostilité qu'éveillaient ses défauts physiques ».

Bernard Marx tente de séduire la belle Lénina. Il l'emmène dans une réserve naturelle, loin du meilleur des mondes. Au cours de leur escapade, le couple rencontre un individu qui a échappé à toute forme de conditionnement, John, dit le Sauvage. Il ramène ce Sauvage et a un grand succès médiatique, suivi de nombreuses conquêtes féminines.

Dans son roman, il imagine une usine à bébés. D'un côté sont fabriqués les Alphas, l'élite du pays et de l'autre, les Epsilon, masse ouvrière, fabriquée à la chaîne, selon les techniques du clonage.

Le Meilleur des mondes décrit une société construite sur un parfait déséquilibre entre les individus mais conservant une impeccable stabilité sociale. Selon Huxley, pour transformer cette équation insoluble en réalité tout est histoire de conditionnement collectif. *« Et c'est là [...] qu'est le secret du*

1984 décrit un monde scindé en trois blocs, qui se livrent une guerre perpétuelle.



La population est maintenue dans le dénuement sous la surveillance de Big Brother, incarnation d'un pouvoir répressif, bureaucratique et omniscient. Dans ce monde post apocalyptique vit Winston. Il a trente-neuf ans. Il a un ulcère variqueux à une jambe. Depuis des années, il se pose des questions qu'il ne devrait pas se poser.

Orwell est un militant socialiste. En 1936, il part à Barcelone pour combattre les forces nationalistes de Franco et rejoint les rangs du POUM (parti ouvrier d'unification marxiste). Trahis par Staline et le parti communiste, qui ne veulent pas une révolution en Espagne, Orwell et ses frères d'arme sont menacés. En juin 1937, il doit quitter la Catalogne pour échapper à la prison. A son retour à Londres, son rêve de révolution s'effondre quand il découvre les informations mensongères diffusées par la presse communiste.

En 1941, Orwell est correspondant pour la BBC, en charge de la propagande vers l'Inde, qu'il doit convaincre de participer à l'effort de guerre. S'inspirant du ministère de l'information, au Royaume-Uni, où travaillait son épouse, Orwell invente un ministère de la Vérité, qui s'occupe de tronquer ou de remodeler l'information. Winston Smith y travaille et a pour tâche de réécrire les faits historiques pour qu'ils correspondent à la ligne perpétuellement changeante du parti.

bonheur et de la vertu, aimer ce qu'on est obligé de faire. Tel est le but de tout conditionnement : faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent échapper.

Le roman paraît en 1949 et s'impose comme un chef-d'œuvre. Big Brother devient alors pour les lecteurs la figure ultime du totalitarisme.



Et, dans notre société ?

- En Californie, au Fertility Institute de Los Angeles, des médecins proposent des bébés sur mesure. On fabrique des « alphas » sur commande.

Et, dans notre société ?

- Manipulation de l'information
Discours de Donald Trump à la convention des Vétérans des guerres étrangères, le 24 juillet 2018 à Kansas City : «Just remember, what you are seeing and what you are reading is not what's happening ».
Préserver le rapport qualitatif à la parole permet de lui donner tout son pouvoir de régulation (dans le cas contraire, c'est la violence ou la peur qui l'emportent).
- Société de surveillance généralisée qui permet de contrôler et de faire adapter les comportements souhaités (exemple de la Chine, pays dans lequel on ne peut échapper plus de sept minutes à la surveillance d'une des 400 millions de caméras).
- Réseaux sociaux comme un outil d'ordre social (tout le monde peut me nuire mais potentiellement je peux nuire

également aux autres). On fait attention à nos comportements, on les met en scène.

21 Octobre 1949

Cher M. Orwell,

C'était fort aimable à vous que de demander à vos éditeurs de m'envoyer un exemplaire de votre livre. Il est arrivé alors que j'étais plongé dans un travail nécessitant beaucoup de lectures et de recherches ; et, puisque mes problèmes de vues m'obligent à limiter mes lectures, j'ai dû attendre un long moment avant de pouvoir entamer *1984*. Je suis en parfait accord avec ce que les critiques ont écrit à son sujet, je n'ai donc pas besoin de vous dire, une fois de plus, à quel point votre livre est excellent et profondément important. Puis-je en revanche vous parler du sujet de votre livre : l'ultime révolution ?

(...)

D'ici à la prochaine génération, je pense que les leaders mondiaux découvriront que le conditionnement des enfants et que l'hypnose sous narcotiques sont plus efficaces, en tant qu'instruments de gouvernance, que les matraques et les prisons, et que la soif de pouvoir peut être tout aussi bien satisfaite en suggérant au peuple d'aimer sa servitude plutôt qu'en le frappant et en le flagellant pour qu'il obéisse. En d'autres mots, je sens que le cauchemar de *1984* est destiné à moduler le cauchemar d'un monde ressemblant plus à ce que j'ai imaginé dans *Le meilleur des mondes*. Ce changement sera amené comme le résultat d'un besoin grandissant d'efficacité. Parallèlement, bien sûr, il y aura peut-être une guerre atomique et biologique à grande échelle et, dans ce cas, nous aurons à vivre d'autres cauchemars d'un genre nouveau et à peine imaginable.

Merci encore pour le livre,

Bien à vous,

Aldous Huxley.

Le Meilleur des mondes (extraits)

Le monde est stable, à présent. Les gens sont heureux ; ils obtiennent ce qu'ils veulent, et ils ne veulent jamais ce qu'ils ne peuvent obtenir. Ils sont à l'aise ; ils sont en sécurité ; ils ne sont jamais malades ; ils n'ont pas peur de la mort ; ils sont dans une sereine ignorance de la passion et de la vieillesse ; ils ne sont encombrés de nuls pères ni mères ; ils n'ont pas d'épouses, pas d'enfants, pas d'amants, au sujet desquels ils pourraient éprouver des émotions violentes ; ils sont conditionnés de telle sorte que, pratiquement, ils ne peuvent s'empêcher de se conduire comme ils le doivent.

Qu'est-ce que j'éprouverais si je le pouvais, si j'étais libre, si je n'étais pas asservi par mon conditionnement ?

– Voyons, Bernard, vous dites les choses les plus épouvantables !

– Vous n'avez pas le désir d'être libre, Lenina ?

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je le suis, libre. Libre de me payer du bon temps, le meilleur qui soit. « Tout le monde est heureux, à présent ! »

Il se mit à rire.

– Oui, « tout le monde est heureux, à présent ! » Nous commençons à servir cela aux enfants à cinq ans. Mais n'éprouvez-vous pas le désir d'être libre de quelque autre manière, Lenina ? D'une manière qui vous soit propre, par exemple ; pas à la manière de tous les autres.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répéta-t-elle. Puis se tournant vers lui : Oh ! rentrons, Bernard, supplia-t-elle ; comme je déteste être ici !

Extraits de 1984 :

C'est un jour d'avril froid et lumineux et les pendules sonnent 13:00. Winston Smith, qui rentre le cou dans les épaules pour échapper au vent aigre, se glisse à toute vitesse par les portes vitrées de la Résidence de la Victoire, pas assez vite tout de même pour empêcher une bourrasque de poussière gravillonneuse de s'engouffrer avec lui.

Le hall sent le chou bouilli et le vieux paillason. Sur le mur du fond, on a punaisé une affiche en couleur trop grande pour l'intérieur. Elle ne représente qu'un énorme visage de plus d'un mètre de large, celui d'un bel homme de quarante-cinq ans environ, à l'épaisse moustache noire et aux traits virils. Winston se dirige vers l'escalier. Il est inutile de chercher à prendre l'ascenseur, qui

fonctionne rarement, même en période faste, et en ce moment le courant est coupé en plein jour par mesure d'économie à l'approche de la Semaine de la Haine. L'appartement est au septième et Winston, qui a trente-neuf ans et un ulcère visqueux au-dessus de la cheville droite, monte lentement, se ménageant plusieurs haltes en route. A chaque palier, en face de la cage d'ascenseur, la face énorme sur l'affiche l'observe car c'est un de ces portraits conçus pour suivre le spectateur des yeux. BIG BROTHER TE REGARDE, dit la légende inscrite en-dessous.

A l'intérieur de l'appartement, une voix gourmande dévide une liste de chiffres relatifs à la production de fonte. Elle émane d'une plaque de métal oblongue qui ressemble à un miroir terni et occupe une partie du mur de droite. Winston tourne le bouton, la voix décroît sans que les mots cessent d'être intelligibles : on peut mettre en sourdine l'appareil, le télécran, c'est son nom, mais pas l'éteindre. Il s'approche de la fenêtre, petite silhouette frêle dont le bleu de travail du Parti ne fait que souligner la maigreur. Il est d'un blond pâle, le visage naturellement sanguin, la peau irritée par le savon grossier, les lames de rasoir émoussées et le froid de l'hiver qui finit tout juste.

Même fenêtre fermée, on sent qu'il fait froid dans le monde extérieur. En bas, dans la rue, des bouffées de vent font tourbillonner la poussière et les lambeaux de papier ; malgré le soleil éclatant et le ciel d'un bleu dur, on dirait que toute couleur s'est retirée sauf celles des affiches placardées partout. A tous les coins de rue, le visage à la moustache noire avec sa vision en surplomb. Il y en a un sur l'immeuble d'en face. BIG BROTHER TE REGARDE, dit la légende, et les yeux sombres plongent dans ceux de Winston. Au niveau de la rue, une autre affiche dont un coin est déchiré claque irrégulièrement au vent, couvrant et découvrant ainsi le seul mot SOCIANG. Dans le lointain, un hélicoptère descend entre les toits, il reste un instant en vol stationnaire, grosse mouche bleue qui repart comme une fusée sur sa trajectoire courbe. C'est une patrouille de police qui vient mettre son nez aux fenêtres. Mais les patrouilles, ce n'est pas grave. La grande affaire, c'est la Mentopolice.

Dans le dos de Winston, le télécran continue ses vocalises sur les chiffres de la fonte et le dépassement des objectifs du neuvième plan triennal. L'appareil est tout à la fois émetteur et récepteur, et le moindre son émis par Winston -à l'exception du chuchotement le plus étouffé- est enregistré ; en outre, tant qu'il reste dans le champ de la plaque de métal, il est visible en même temps qu'audible. Il n'y a bien sûr pas moyen de savoir si l'on est observé à tel ou tel moment. A quelle fréquence et selon quel système la Mentopolice se branche sur un individu donné relève de la spéculation. Il n'est pas exclu qu'elle surveille tout le monde tout le temps. Une chose est sûre, elle peut se connecter sur chacun quand bon lui semble. Il faut donc vivre - et ainsi vit-on, l'habitude devenant une seconde nature- avec le présupposé que le moindre bruit sera surpris et le moindre geste -sauf dans le noir- scruté.

Winston reste dos tourné au télécran, c'est plus prudent, quoiqu'un dos même puisse en dire long, il en a conscience. A un kilomètre de là, le Ministère de la Vérité, son lieu de travail se dresse immense et blanc contre le paysage noir de suie. Tel est donc Londres, se dit-il avec un fond de dégoût, Londres, la ville principale de la Zone Aérienne Numéro Un, elle-même troisième province d'Océanie par sa population. Il fouille sa mémoire pour trouver un souvenir d'enfance qui lui indique si Londres a toujours présenté ce visage. S'il y a toujours eu ces enfilades de maisons du XIXème siècle vermoulues, leurs flancs étayés par des madriers, les

carreaux de leurs fenêtres remplacées par des cartons et leurs toits en tôle ondulée, leurs jardins en délire aux murs de guingois qui s'écroulent. Sans oublier les secteurs bombardés où la poussière de plâtre tourbillonne et où l'herbe s'effiloche sur les gravats, et les zones où les bombes ont dégagé un espace plus grand, investi par de sordides colonies de baraques en bois qu'on prendrait pour des poulaillers. Mais impossible de s'en souvenir. Il ne reste rien de son enfance sinon une série de tableaux en lumière crue qui se déroulent sur une absence totale de fond, inintelligible pour la plupart.

Le Ministère de la Vérité – Minivrai en néoparler¹ – offre un contraste frappant avec toute construction alentour. C'est une colossale pyramide de béton blanc étincelant, dont les degrés audacieux s'étagent jusqu'à trois cents mètres dans les airs. D'où il se trouve, Winston parvient à lire en lettres élégantes sur la façade blanche les trois slogans du Parti :

GUERRE EST PAIX
LIBERTE EST SERVITUDE
IGNORANCE EST PUISSANCE

« Il était vrai que Winston ne se souvenait de rien qui fût très différent. À aucune époque dont il pût se souvenir avec précision, il n'y avait eu tout à fait assez à manger. On n'avait jamais eu de chaussettes ou de sous-vêtements qui ne fussent pleins de trous. Le mobilier avait toujours été bosselé et branlant, les pièces insuffisamment chauffées, les rames de métro bondées, les maisons délabrées, le pain noir. Le thé était une rareté, le café avait un goût d'eau sale, les cigarettes étaient en nombre insuffisant. Rien n'était bon marché et abondant, à part le gin synthétique. Cet état de chose devenait plus pénible à mesure que le corps vieillissait mais, de toute façon, que quelqu'un fût écœuré par l'inconfort, la malpropreté et la pénurie, par les interminables hivers, par les chaussettes gluantes, les ascenseurs qui ne marchaient jamais, l'eau froide, le savon gréseux, les cigarettes qui tombaient en morceaux, les aliments infects au goût étrange, n'était-ce pas un signe que l'ordre naturel des choses était violé. Pourquoi avait-il du mal à supporter la vie actuelle, si ce n'est qu'il y avait une sorte de souvenir ancestral d'une époque où tout était différent ?

“Aucune émotion n'était pure car elle était mêlée de peur et de haine. Leur embrassement avait été une bataille, leur jouissance une victoire. C'était un coup porté au Parti. C'était un acte politique.”

¹ Sur les structures et l'étymologie du néoparler, langue officielle de l'Océanie, voir l'Appendice.

Il prit dans son tiroir un exemplaire d'un manuel d'histoire à l'usage des enfants, qu'il avait emprunté à Mme Parsons, et se mit à en copier un passage dans son journal. Le voici :

Anciennement, avant la glorieuse Révolution, Londres n'était pas la superbe cité que nous connaissons aujourd'hui. C'était une ville sombre, sale, misérable, où presque personne n'avait suffisamment de nourriture, où des centaines et des milliers de pauvres gens n'avaient pas de chaussures aux pieds, ni même de toit sous lequel ils pussent dormir. Des enfants, pas plus âgés que vous, devaient travailler douze heures par jour pour des maîtres cruels qui les fouettaient s'ils travaillaient trop lentement et ne les nourrissaient que de croûtes de pain rassis et d'eau. Au milieu de cette horrible pauvreté, il y avait quelques belles maisons, hautes et larges, où vivaient des hommes riches qui avaient pour les servir jusqu'à trente domestiques. C'étaient des hommes gras et laids, aux visages cruels, comme celui que vous voyez sur l'image de la page ci-contre. Vous pouvez voir qu'il est vêtu d'une longue veste noire appelée redingote et qu'il est coiffé d'un étrange chapeau luisant, en forme de tuyau de poêle, qu'on appelait haut-de-forme. C'était l'uniforme des capitalistes, et personne d'autre n'avait la permission de le porter. (...)

Il prit le livre d'Histoire élémentaire et regarda le portrait de Big Brother qui en formait le frontispice. Les yeux hypnotiseurs le regardaient dans les yeux. C'était comme si une force énorme exerçait sa pression sur vous. Cela pénétrait votre crâne, frappait contre votre cerveau, vous effrayait jusqu'à vous faire renier vos croyances, vous persuadant presque de nier le témoignage de vos sens.

Le Parti finirait par annoncer que deux et deux font cinq et il faudrait le croire. Il était inéluctable que, tôt ou tard, il fasse cette déclaration. La logique de sa position l'exigeait. Ce n'était pas seulement la validité de l'expérience, mais l'existence même d'une réalité extérieure qui était tacitement niée par sa philosophie. L'hérésie des hérésies était le sens commun. Et le terrible n'était pas que le Parti tuait ceux qui pensaient autrement, mais qu'il se pourrait qu'il eût raison.

Après tout, comment pouvons-nous savoir que deux et deux font quatre ? Ou que la gravitation exerce une force ? Ou que le passé est immuable ? Si le passé et le monde extérieur n'existent que dans l'esprit et si l'esprit est susceptible de recevoir des directives ? Alors quoi ?

(...) Le Parti disait de rejeter le témoignage des yeux et des oreilles. C'était le commandement final et le plus essentiel.